

# Histoire de l'OSE

## Les enfants cachés ont la parole

**Hélène LENTSCHENER**  
**née TURNER**

*Extrait de l'ouvrage Entre les gouttes, de la Pologne à la France : une vie, éditions Du Net*

A la déclaration de la guerre, j'avais 15 ans. Au début, mon père a pensé que seuls les hommes seraient des proies. Il avait donc décidé de fuir avec un voisin, mais renonça rapidement à cette option. Papa a alors rassemblé tout ce qu'il y avait de précieux dans son atelier. Il se procura une poussette dans laquelle il stocka un maximum de choses. Nous partîmes tous les trois, ma mère, mon père et moi en direction de la frontière française. Je ne comprenais pas du tout ce qui se passait. J'avais juste très peur.

Nous avons commencé à marcher sur les routes comme des chiens errants. Sans but. Nous étions constamment mitraillés.

Je me souviens que nous dormions dans des fermes avec les animaux ou sur le coin des tables de bistros. Un jour que j'avais soif, mon père m'acheta un verre d'eau à prix d'or. Je ne sais plus si nous avons mangé, si nous nous sommes lavés et si je me plaignais. Non, je crois que je ne me plaignais pas. J'avançais derrière mes parents. Sans un mot. Sans une question. Nous avons erré plusieurs semaines, peut-être trois. Les gens abandonnaient leurs

voitures sur le bord des routes faute d'essence. Le chaos.

À force de marcher, nous nous sommes retrouvés à Saint-Omer, dans le Nord de la France (Pas-de-Calais). Nous avons passé huit jours dans les caves d'un hôtel à subir les bombardements. Mes parents et moi ne sortions de l'obscurité que quelques minutes par jour pour acheter du pain.

Puis un matin, des soldats allemands sont arrivés. Ceux-là étaient gentils et nous proposaient des victuailles, telles que du chocolat ou des gâteaux. À ce moment là, nous avons cessé d'avoir peur. Quelques jours après, nous sommes rentrés à Bruxelles.

Comme si de rien n'était, nous avons repris le cours de notre vie bruxelloise. Une parenthèse à peu près enchantée. Mon père a rouvert son magasin et nous avons repris une vie « normale » pendant une petite année.

En octobre 1940, nous avons dû nous déclarer comme juifs auprès des administrations belges. Un jour, à la suite de la visite d'un soldat allemand accompagné de deux femmes dans la boutique, mon père a décidé d'arrêter son activité et de vivre sur ses réserves. Il refusait tout contact avec l'occupant. Le magasin est donc devenu exclusivement notre appartement, ce qui m'empêcha en rien de voir les affiches placardées avec le mot JUIF en trois langues (français, allemand et néerlandais).

Les censures ont été mises en places graduellement pour nous laisser le temps de « nous y faire » : mon père a dû livrer sa marchandises, nous avons dû inscrire le mot JUIF sur nos papiers, nous n'avons plus pu sortir après 20h, nous faire soigner dans les hôpitaux publics ou nous promener dans les squares. Nous avons été forcé de livrer les radios et les livres, de nous déposséder de tout ce qui nous rendait heureux. En tant qu'adolescente, ce me fit le plus de chagrin était l'interdiction d'écouter la radio ou de la musique. En juin 1942, le port de l'étoile jaune devint obligatoire. Je ne saisisais pas vraiment la gravité de la situation même si, bien sûr, je me rendais compte que les choses « ne tournaient pas rond ».

Mon père a pensé qu'il était judicieux de nous faire recenser par des organi-

sations juives implantées à Bruxelles. Il pensait bien faire. Il avait tort. Cela se retournerait contre nous.

Et un jour de juillet 1942, un petit carton bleu est arrivé. Il nous demandait de nous présenter à Malines avec 10 kilos de bagages. Mon père a choisi de ne pas y aller et de fuir. Les voisins d'en face ont proposé à mes parents de nous cacher à la campagne mais après réflexion, Papa a préféré fuir en Suisse via la France. Il avait entendu parler d'un réseau de passeurs dignes de confiance. Ma mère était d'accord avec lui et c'est ensemble qu'ils prirent cette décision. La veille de notre départ, en juillet 1942, il faisait très chaud à Bruxelles. Sous ma couette en duvet, je grelottais tant la peur du départ clandestin du lendemain me tiraillait.

Avant de fuir, mes parents avaient déposé des valises chez des amis fourreurs non juifs et avaient laissé la plupart de nos biens dans l'atelier avec l'accord de notre propriétaire, Mme Van Kueulenborgh.

Nous avons préparé un petit sac, pris quelques dollars, un peu d'or et un petit coffret rempli de bijoux. Et le moment du départ est arrivé. Nous avons pris le train vers l'ouest de Bruxelles, non loin de la frontière française, à Mouscron, une petite ville sise en région wallonne. Nous nous cachâmes près de trois semaines dans la chambre d'une maison appartenant à une famille que nous n'avons jamais rencontrée. Puis nous avons repris la route. Était-ce à pied ou en train ? Mes souvenirs sont flous. Nous avons ensuite poursuivi notre chemin jusqu'à Dijon, au dessus de la ligne de démarcation. Nous avons passé une nuit dans un hôtel puis 3 nuits chez une dame à dormir tête-bêche avec mes parents et à subir les pleurs du bébé de la famille avec qui nous partagions notre chambre. L'angoisse était grande : nous avions peur que les cris du bébé attirent l'attention.

Enfin est arrivé le jour où nous devions franchir la ligne pour passer de la zone occupée à la zone libre. Nous avons traversé la ligne à Chagny, au nord de Mâcon, un matin tôt. Nous étions finalement une dizaine à passer cette ligne. Puis les passeurs nous ont abandonnés.

Entretiens, Laval avait décrété l'arrestation des Juifs étrangers en zone libre. Nous arrivions donc au mauvais moment.

Les gens qui, comme nous, avaient été abandonnés, tentaient de se débrouiller pour continuer leur route : à cheval, à pied ou en voiture. Ma mère, qui était fatiguée, choisit l'option d'appeler un taxi. Elle entra dans un bureau de tabac pour le commander. Nous nous apprêtions à monter dans le taxi, afin de nous rendre à la gare de Chagny, lorsque deux gendarmes mirent fin à nos projets. Étaient-ce les passeurs ou la tenancière du bureau de tabac qui nous avait dénoncés ? Je ne l'ai jamais su. C'était la fin de notre rêve. Le début de notre enfer.

Nous nous sommes retrouvés au commissariat de Mâcon, où l'on nous confisqua nos faux papiers. Nous avons été emmenés dans la caserne d'internement de Mâcon, où nous sommes restés trois semaines avec d'autres Juifs étrangers. J'ai des souvenirs atroces de la nourriture qu'on nous servait. J'ai encore le goût de la soupe aux choux pleine de terre que je dus avaler durant 21 jours.

À la caserne, je fis la connaissance d'une jeune fille qui rendait quotidiennement visite à sa mère. Elle s'appelait Marie Suilingere et nous nous sommes liées d'amitié. Je me souviens m'être assise par terre et avoir pris un petit peu de soleil. Un petit plaisir bien agréable pour l'adolescente que j'étais. Je me souviens aussi de ce jour où j'ai trouvé la porte de caserne grande ouverte. J'aurais voulu m'enfuir, mais je ne pouvais abandonner mes parents.

Au bout de trois semaines, début août, nous avons été transférés dans le sud de la France, au camp d'internement de Gurs.

Août 1942. Je me souviens du long trajet pour aller de Mâcon à Gurs : nous avions chaud et soif. Mais le pire était de croiser, sur les quais de gare, les regards des français non juifs qui partaient en vacances. Ils avaient l'air heureux et insouciant. Je me demande à quoi ils pouvaient penser en nous voyant, entre deux gendarmes, tel du bétail, allant à l'abattoir.

À Gurs, hommes et femmes étaient séparés. Pour la première fois, j'allais

être éloignée de mon père. J'avais 17 ans et à 17 ans on ne pense pas à la mort.

Nous dormions sur des matelas, mais sans draps. La chaleur d'août frappait. Tous les jours, les gendarmes français venaient lire des noms sur des listes. Personne ne savait où allaient ces appelés, mais nous nous doutions que ce devait être vers une destination abominable. Mes parents essayaient de me protéger. Anna et Efraïm étaient forts. Les plus forts du monde. Vint le jour, au bout d'un mois environ, où ce fut notre tour d'être sur la liste.

Nous aurions dû aller immédiatement à Drancy et un premier miracle eut lieu : nous irions à Rivesaltes. Un miracle n'arrivant jamais seul, il y en eut un deuxième. Des assistantes de l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants, œuvre juive qui sauva des milliers d'enfants juifs durant la guerre en les plaçant dans des familles ou dans des maisons pour enfants) vinrent au devant de nous et suggérèrent à mon père de signer mon abandon. J'avais 17 ans et demi et j'étais «déportable» comme une adulte. À l'époque, seuls les enfants de moins de 15 ans pouvaient passer entre les mailles du filet nazi.

« Si vous signez, nous pourrons la sauver ». Mes parents n'hésitèrent pas et eurent l'intelligence de signer mon abandon. Je n'ai compris que bien plus tard l'acte héroïque qu'ils avaient accompli. À ce moment-là, je me retrouvai à nouveau séparée de mon père (les hommes étaient dans un îlot différent) et pour la première fois de ma mère. En effet, j'étais considérée comme une enfant et elle était adulte. Ce n'est donc qu'au moment de la distribution des repas que je voyais ma mère.

La baraque des enfants, appelée îlot K, ressemblait à l'enfer. Je dormais sur du ciment dur avec un peu de paille grouillant de punaises. La nourriture était servie dans des boîtes de conserves qui sentaient la pourriture et nous manquions d'eau. Maman nous acheta des pommes au marché noir. Elles me donnèrent la dysenterie. Mes vêtements ne tinrent pas le choc.

À Rivesaltes, nos journées se passaient à tourner en rond sous une chaleur accablante. Nous étions comme des lions en cage et nous nous demandions

quand ce cauchemar allait prendre fin.

Et puis au bout de trois semaines, début septembre 1942, Papa et Maman sont partis. Ils savaient qu'ils allaient à Drancy, mais ce qu'ils ignoraient, c'était qu'ils ne reviendraient jamais.

Un monsieur a dit à mon père « Ne prenez rien avec vous, on va vous le prendre. Laissez à votre fille tout ce que vous avez ». Ma mère m'a accroché autour du cou le petit sac qui contenait les dollars et m'a remis la boîte avec les bijoux. Nous nous sommes dit au revoir. Ce fut un adieu.

Je me suis retrouvée seule avec le magot de mes parents à préserver « en attendant leur retour », croyais-je.

Sur le chemin qui les menait vers Drancy, mon père m'envoya une carte postale que j'ai toujours gardée. À Drancy, notre correspondance a continué. Je leur ai même écrit dans une lettre « après la pluie le beau temps ». Comme j'étais naïve !

À Rivesaltes, début septembre, je trouvai le moyen d'attraper une bronchite. À l'infirmerie, je dormais par terre sur mon petit coffret en attendant avec impatience le jour de la libération qui tardait à arriver. Et un jour il est arrivé. Des assistantes de l'OSE étaient venues nous chercher et nous sortir de notre enfer. Nous nous sommes retrouvés par petits groupes d'enfants dans des voitures. Sur les routes que nous empruntions, je revis des maisons avec de rideaux aux fenêtres : je croyais rêver ! Je pensais que cela n'existait plus ! Nous nous sommes retrouvés dans un hôtel assis devant une table avec une nappe et de bonnes choses à manger. La vie reprenait le dessus. L'extase absolue fut de redormir dans un lit et de toucher des draps !

Je suis arrivée début octobre 1942 dans la maison de l'OSE de Vic-sur-Cère, dans le Cantal. Dans cette maison, il n'y avait que des enfants entre 6 et 7 ans dont les parents avaient été déportés. J'étais donc une des plus âgés. Un couple de médecins, le Dr Malkin et sa femme, dirigeait le centre. La sœur de Mme Malkin les aidait à s'occuper de tout ce petit monde. Elle m'a dit bien plus tard « moi, je savais que tu ne reverrais pas tes parents ».

J'ai continué à écrire à mes parents. Un, on me retourna ma carte, sur laquelle il était écrit « partis pour une destination inconnue ». Le 10 novembre 1942, mes parents partaient dans le 42ème convoi vers Auschwitz.

Dans cette maison d'enfants, tout était fait pour que le poids de la guerre ne se ressente pas. Aussi bizarre que cela paraisse aujourd'hui, ce fut comme une colonie de vacances : nous allions à la piscine, faisons du sport et organisations des sorties dans la campagne.

Je parvins même à me faire rapatrier mes vêtements de Bruxelles et récupérai ainsi la robe que je m'étais confectionnée ! Pour la coquette que j'étais, cela était très important !

Très vite, je devins une personnalité dans la maison : je jouais toujours du piano « d'oreille » et je faisais danser tout le monde. J'ai même participé à un radio crochet au Casino qui jouxtait le Touring Hôtel : j'obtins un 1er prix avec Mademoiselle Swing, d'Irène de Trébert !

Rapidement, il fut décidé que les filles les plus âgées devaient travailler. Celles qui n'avaient pas de diplômes travaillaient avec des enfants. Comme j'étais diplômée, on me plaça chez un notaire. À ce moment là, les Malkin avaient été remplacés par Suzanne Jacquet, une résistante non juive qui faisait partie du réseau René Coty. Elle me fit travailler pour elle, pour falsifier des cartes d'identité. Comme j'avais une jolie écriture, je les remplissais. Elle me chargea aussi d'apporter des messages à son ami, Michel Vincent qui était dans la Résistance. Au même moment, le secrétaire du maire nous a délivré nos vraies fausses cartes d'identité et je pris le nom d'Hélène Texier. Il a d'ailleurs reçu la médaille des Justes après la guerre, notamment grâce à mon témoignage.

Au bout de deux mois auprès du notaire, je suis partie travailler chez le Docteur Rousseau, un dentiste non juif établi sur la place principale de Saint-Étienne. Il y avait dans son cabinet trois jeunes dentistes juifs avec des faux papiers et une autre jeune fille qui était assistante, comme moi. Comme nous dormions dans une niche derrière le cabinet, le Docteur Rousseau nous

formait lors de cours du soir. Je me souviens qu'une cuisinière nous faisait à manger des topinambours sous toutes leurs formes, ainsi qu'une soupe de légumes que nous buvions tous les matins à 7 heures ! Le dimanche, nous allions danser le swing dans un club situé sur la place principale de Saint-Étienne. Un jour, un jeune homme s'approcha de moi et me demanda si j'étais juive. Je fus saisie de panique, mais réussis à esquiver la question. Nous n'étions pas malheureuses du tout, mais au bout de quelques mois, j'ai commencé à trouver le Docteur Rousseau un peu trop bavard. Je pris peur et j'appelai au secours Lili Garel, la femme de Georges Garel, organisateur d'un réseau de secours.

C'est ainsi que je suis arrivée à la pouponnière de Limoges, tenue par l'Amitié Chrétienne, que dirigeait l'abbé Glasberg. Je logeais dans une chambre à Limoges, en dehors de la pouponnière. Je m'occupais des bébés. Et je retrouvais Madame Jacquet qui, entre-temps, en avait pris la direction. Tous les 15 jours, les Allemands débarquaient pour rafler les enfants juifs. Les quelques mamans présentes se cachaient dans le fond du jardin dans un cabanon. Moi je passais dans l'escalier avec des bébés nus et non circoncis dans mes bras afin de ne pas me faire prendre. Mais, avec mon type aryen, je n'avais pas de soucis à me faire !

J'avoue que j'étais heureuse à ce moment-là. J'avais envie de vivre, j'étais jeune et puis surtout j'ignorais tout du sort de mes parents.

Au bout de deux ou trois mois, une fille de la pouponnière m'a demandé si je voulais entrer dans la Résistance. Je dis oui sans hésiter. Je rencontrai alors Michel Tartakowsky, qui était dans les MOI (Main d'Œuvre Immigrée, organisation de résistance communiste). Au premier entretien, Michel ne fut pas rassuré, car il me trouvait trop belle et pensait que j'attirerais les regards et que par conséquent, je serais une mauvaise recrue pour la Résistance. Après discussion avec ses amis, ils décidèrent de m'engager et de me placer avec les adultes (sans doute craignaient-ils que je flirte avec les plus jeunes). Je rentrai alors dans les FTP (Francs Tireurs et Partisans), le mouvement de résistance armée créé par les communistes. On me donna un vélo. Suzanne

Jacquet ne vit pas cela d'un bon œil, car je n'étais pas majeure, et elle ne voulait pas que je m'écarte de sa tutelle.

Mes chefs étaient Jules l'Italien, le responsable politique, et Henri l'Espagnol, le responsable militaire. Un des résistants qui avait un bureau des « Cuir et Peaux » à Limoges, le mit à notre disposition. C'est là que je pris en sténo et tapais à la machine mes premiers rapports acheminés ensuite, à vélo, au maquis dirigé par le Colonel Guingoin. Je me souviens d'une fois où les Résistants ont «attaqué» un convoi de la Banque de France et où je me suis retrouvée à devoir transporter à vélo une valise pleine d'argent ! Le midi je déjeunais dans un restaurant universitaire. Je me souviens m'être fait draguer par un garçon proche de régime de Vichy. Il fallait que je le repousse sans le vexer. J'y parvins habilement, mais remplie d'inquiétude !

Je n'avais pas peur, je fonçais et je savais que c'était la seule option possible pour moi.

Un jour à Limoges, j'ai croisé une femme que j'avais connue à Rivesaltes. Son mari était en prison et étant très malade, il avait besoin de médicaments. Je proposai à cette femme d'apporter le nécessaire à son époux. J'ai sonné à la porte de la prison, où l'on me fit entrer. Le garde examina un à un les médicaments, puis scruta mes faux papiers.

« Ah, vous aussi vous êtes de Tourcoing ! Comme moi ! »

Sans paniquer, je lui répondis « Vous savez je suis née là-bas, mais je n'y suis pas restée, je ne peux pas en parler avec vous ! »

Il me demanda de ne plus recommencer ce genre de choses. Je venais de risquer ma vie.

Quelques mois se passèrent ainsi entre l'ombre et la lumière.

Le 10 juin 1944, je vis bruler l'église d'Oradour-sur-Glane, à 5 km de Limoges. Toutes les femmes et tous les enfants venaient d'être brulés vifs dans l'église, tandis que les tous les hommes du village avaient été mitraillés. 642

personnes au total.

Et puis, quelques jours plus tard, j'entendis des coups de feu. C'était le 21 août 1944. Limoges était libéré. La joie fut immense. Nous sommes descendus dans la rue. Heureux, soulagés, enthousiastes. Nous étions libres.